

Je mourus — j'ai longtemps cherché les mots qui m'auraient permis de décrire ce phénomène, et, convaincu qu'aucune des notions familières que j'avais l'habitude d'utiliser ne le définissait mais qu'une des plus proches était bien du domaine de la mort, je dirais que je mourus au mois de juin, pendant la nuit, au cours de l'une de mes premières années à l'étranger. Ce n'est finalement pas plus inconcevable que d'avoir été le seul au courant de cette mort et son seul témoin. Je me suis vu dans la montagne ; il me fallait avec cette nécessité absolue et absurde, caractéristique des événements où les considérations personnelles cessent de jouer un rôle, me hisser sur un rocher élevé, presque orthogonal. Ici et là, à travers la surface pierreuse d'un brun gris, de petits buissons épineux avaient réussi à pousser, laissant même apparaître de place en place des troncs et des racines d'arbres morts, rampant le long de fissures verticales. En bas, de l'endroit où j'étais parti, courait une étroite corniche de pierre qui contournait le rocher, et, en dessous, dans l'abîme un peu sombre, un torrent coulait dans un grondement lointain et assourdi. Je grimpai longtemps, cherchant prudemment des prises et m'accrochant avec les doigts tantôt à un buisson, tantôt à la racine d'un arbre, tantôt encore à une aspérité du rocher. Je me rapprochais lentement d'un petit replat invisible d'en bas, d'où s'élevait un petit sentier étroit que je connaissais. Dieu sait comment, et je ne pouvais me défaire du pressentiment pénible et incompréhensible — comme tout ce qui m'arrivait alors — que le sort ne me permettrait plus de le revoir ni de parcourir encore une fois ses lacets plus ou moins raides jusqu'au sommet et parsemés d'aiguilles de pin. Je me rappelai par la suite avoir eu l'impression que quelqu'un m'attendait en haut avec le désir impatient et avide de me voir. Je finis par me hisser presque au sommet, m'agrippai de la main droite à une saillie nette du replat dans la pierre et j'allais toucher le but quand soudain le solide granit se brisa sous mes doigts, et j'amorçai alors une chute incroyablement rapide au cours de laquelle mon corps ne cessa de heurter la pierre qui paraissait s'envoler littéralement sous mes yeux. Puis il y eut un choc d'une brutalité inouïe qui provoqua des élancements terribles dans les muscles de mes bras et me coupa la respiration — et je restai suspendu, me cramponnant de mes doigts engourdis à la branche sèche d'un arbre mort, qui s'était niché le long d'une fente horizontale de la pierre. Au-dessous de moi, c'était le vide. J'étais en suspens, les yeux écarquillés, rivés sur ce petit espace de granit qui se trouvait dans mon champ de vision, sentant que la branche pliait lentement et doucement sous mon poids. Un petit lézard transparent apparut un instant juste au-dessus de mes doigts et je vis nettement sa tête, ses flancs qui se soulevaient et s'abaissaient régulièrement, son regard vitreux, froid et immobile, propre aux reptiles. Puis, avec une agilité imperceptible, il se propulsa vers le haut et disparut. J'entendis ensuite le bruit sourd d'un bourdon, qui tantôt s'amplifiait, tantôt faiblissait, et qui n'était pas dépourvu d'ailleurs d'une certaine mélodie obsédante, ranimant en moi un souvenir sonore dont j'attendais qu'il se précisât. Mais la branche cédait de plus en plus sous mes doigts et la peur me pénétrait de plus en plus profondément. Cette peur était absolument indescriptible. En

elle dominait le sentiment que je vivais les derniers instants de ma vie, qu'il n'y avait aucune force au monde capable de me sauver, que j'étais seul, totalement seul, et que, en bas, dans cet abîme effroyable que je pressentais dans tous mes muscles, m'attendait la mort inéluctable. Je n'avais jamais pensé qu'on pût éprouver ces sentiments — solitude et angoisse — non seulement moralement, mais dans toutes les fibres de son corps. Et bien que je fusse encore vivant et que je n'eusse pas une seule égratignure, je passai, avec une rapidité que rien ne pouvait ni arrêter ni ralentir, par les phases successives de l'agonie morale, la peur qui glace et une tristesse insurmontable. Juste à la dernière seconde, une parcelle de seconde peut-être même, je fus saisi d'une sorte d'accablement auquel se mêlait une douceur sacrilège, inséparable de mon angoisse et de mon chagrin. Il me semblait que si j'avais pu réunir en un tout les sentiments qui avaient été les miens au cours de ma vie, leur force globale eût été infime en comparaison de ce que j'éprouvai pendant ces quelques minutes. Mais ce fut ma dernière pensée : la branche se fendit, puis se cassa, rochers, buissons, saillies se mirent à tourner autour de moi à une allure vertigineuse, comme dans un gigantesque cercle, et, pour finir, après un temps interminable, retentit dans l'air humide, sur les pierres qui surplombaient le torrent, le lourd craquement que fit mon corps en s'écroulant. À mes yeux s'imposa, une minute encore, la représentation visuelle de la paroi verticale dont le flou s'accrut irrésistiblement jusqu'à disparaître sans laisser de traces.

Tel est le souvenir que je gardai de la mort, après laquelle je continuai d'exister, à supposer que ce fût encore moi-même. Jusque-là, comme chez beaucoup de gens, j'avais souvent rêvé que je tombais, et à chaque fois je me réveillais pendant la chute. Mais au cours de cette pénible ascension le long de la paroi — au moment où je rencontrai les yeux froids du lézard, puis ensuite lorsque la branche cassa sous mes doigts —, j'eus conscience que je ne dormais pas. Il me fallut donc admettre que, dans cet accident précis et pour tout dire banal, dénué de toute nuance romantique ou chimérique — deux personnes se trouvaient en présence : la victime et le témoin. Cette dualité était d'ailleurs à peine ébauchée et cessait parfois d'être perceptible. Et voilà qu'émergeant du néant, j'avais à nouveau l'impression de me retrouver dans ce monde où j'avais mené jusqu'alors une existence plus qu'hypothétique, non que ce monde eût changé brusquement, mais parce que je ne savais ni ce qui, dans le chaos total et fortuit des souvenirs, des angoisses non fondées, des sensations contradictoires, des odeurs, des sentiments et des visions, définissait précisément les caractéristiques de mon existence, ce qui m'appartenait en propre et ce qui appartenait à un autre, ni dans quelle mesure l'idée d'une combinaison instable d'éléments disparates dont l'ensemble absurde était censé me constituer, en me donnant prénom, nom, nationalité, date et lieu de naissance, ainsi qu'une biographie, c'est-à-dire une longue succession d'échecs, de catastrophes et de métamorphoses, était illusoire. Il me semblait que j'apparaissais à nouveau là où justement je n'aurais pas du réapparaître — après avoir oublié tout ce qui avait eu lieu auparavant. Mais il ne s'agissait pas d'amnésie au sens propre du terme :

j'avais seulement oublié irrémédiablement ce qu'il était précisément convenu de considérer comme important ou non.

Je sentais maintenant dans toutes les circonstances de ma vie son caractère illusoire, stratifié et obligatoire, qu'il s'agît de projets, de propositions, ou bien des conditions immédiates et purement matérielles de mon existence, pouvant changer en l'espace de quelques heures, voire de quelques minutes. Cet état, d'ailleurs, m'était déjà familier auparavant — et c'était une des choses que je n'avais pas oubliées. Le monde se composait dans mon esprit de faits et de sensations que je reconnaissais, comme si je les avais déjà vécus par le passé et qu'ils me revenaient après le sommeil. C'était même le cas lorsque je me trouvais très certainement confronté à eux pour la première fois de ma vie. On aurait dit que, dans la combinaison gigantesque et incohérente d'éléments les plus disparates, je cherchais presque à tâtons un chemin que j'aurais déjà parcouru sans savoir ni quand ni comment. C'était peut-être la raison pour laquelle la majorité des événements me laissait parfaitement indifférent et que seuls quelques rares instants présentant ou semblant me présenter une quelconque coïncidence retenaient mon attention avec une force inouïe. Il m'eût été difficile de définir en quoi ils se distinguaient des autres — une simple petite nuance inexplicable, une particularité fortuite, mais évidente à mes yeux. Ils ne concernaient pour ainsi dire jamais directement mon destin ni mes propres intérêts, c'étaient essentiellement des visions qui s'imposaient à moi de façon incompréhensible. Déjà auparavant, il m'était arrivé durant des années de rester comme étranger à moi-même et de ne prendre qu'une part extérieure et insignifiante à ce que je vivais : j'étais totalement indifférent à ce qui m'entourait, alors que les événements étaient houleux et représentaient en eux-mêmes une menace de mort. Mais je n'avais qu'une conscience abstraite de ce danger et ne pouvais me pénétrer de son véritable sens, qui sans doute aurait jeté l'effroi dans mon esprit et m'aurait contraint à vivre autrement. J'avais fréquemment l'impression — quand je restais seul et que personne ne m'empêchait de m'absorber dans une succession interminable de sensations, d'hallucinations et de pensées floues — que je n'aurais pas la force nécessaire de faire un dernier effort pour, d'un seul coup, dans une représentation nette et ample de moi-même, me trouver et atteindre le sens caché de ma destinée, qui jusque-là se réduisait dans ma mémoire à une suite fortuite d'événements tout aussi accidentels les uns que les autres. Je n'y parvenais d'ailleurs jamais et ne comprenais même pas pourquoi tel ou tel fait, qui n'avait apparemment aucun rapport avec moi, prenait soudain à mes yeux une importance aussi incompréhensible que manifeste.